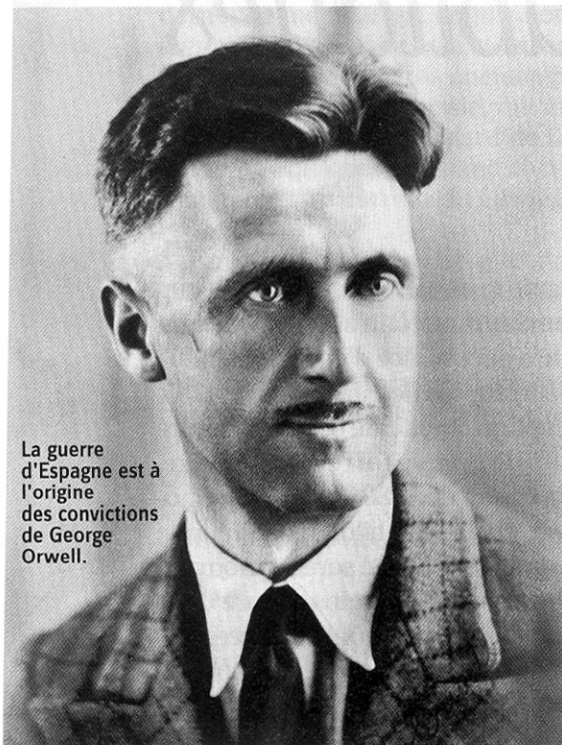


La politique comme un art

George Orwell était un homme d'engagement dans sa vie et dans son œuvre. La preuve en quatre écrits.



La guerre d'Espagne est à l'origine des convictions de George Orwell.

George Orwell se voulait un « écrivain politique ». Dans la nouvelle édition de sa magistrale biographie, Bernard Crick prend au sérieux cette déclaration de l'intéressé qui avait tenu, en 1946, à répondre de la sorte à la question qu'il se posait : « Pourquoi j'écris ? » La réponse, d'ailleurs, ne valait pas pour toute l'œuvre. Les premiers textes, tels *Une histoire birmane* ou encore *Dans la dèche à Paris et à Londres*, s'inscrivent certes dans une réalité sociale et historique – la domination impériale pour l'un, la pauvreté pour l'autre – mais sans que l'on puisse discerner un ferme engagement politique. C'est, au dire de George Orwell, les événements de la guerre d'Espagne qui furent les éléments déclenchants de la période « politique » de son œuvre. Dès lors, il sut que ce qu'il voulait, « c'était faire de l'écriture politique un art ». Il y parvint.

Bernard Crick, qui se garde de toute inclination hagiographique, ne dissimulant rien des écrits faibles ou du caractère déroutant de certaines positions politiques, lui en confère le brevet. Il

estime qu'Orwell « fut bien en un sens l'écrivain politique britannique le plus subtil depuis Swift, le satiriste, le stylist, le moraliste, le polémiste qui l'influença tant ». George Orwell commence donc à être ce qu'il veut être avec *Hommage à la Catalogne* et il s'accomplit en donnant les deux chefs-d'œuvre de la fin de sa trop courte vie : *La ferme des animaux* et 1984.

Dans un genre autre que romanesque, on peut apprécier les talents de l'écrivain politique dans les chroniques qu'il donna, de 1943 à 1948, au journal *Tribune* dont il fut le rédacteur en chef chargé des questions littéraires. Comme rédacteur en chef, ce n'était pas lui qui risquait de se prendre au sérieux. « Une longue expérience de journaliste indépendant n'est pas ce qui prépare le mieux à le devenir,

disait-il. Cela évoque par trop un détenu qu'on sortirait de sa cellule pour le nommer directeur de prison ! » En fait de littérature, sa chronique, « A ma guise », n'en était pas si chargée. Il s'agissait plutôt de réflexions sur l'actualité politique, guerre tout court puis guerre froide, et aussi de propos que lui inspiraient les duretés du temps, les plaisirs simples de la vie, les sottises de ses contemporains.

Un besoin d'honnêteté chevillé au corps

S'il fallait repérer la petite musique qui fait de George Orwell un « grand écrivain politique », on retiendrait trois signes distinctifs. D'abord, l'humour, fruit paradoxal d'un point de vue triste sur le monde moderne et d'un goût immodéré pour le dépeçage des idées reçues. Son autodésignation comme « anarchiste tory » – la réédition de l'ouvrage de Jean-Claude Michéa qui reprend en titre la formule est bienvenue – atteste de cette inclination pour le choc déroutant des contraires. Le souci de la vérité, ensuite. Ou plutôt un besoin d'honnêteté

chevillé au corps. Orwell ne fait pas de chichi lorsqu'il s'agit de reconnaître que l'adversaire peut avoir raison. Un exemple admirable en est fourni dans le conflit qu'il vit, les armes à la main, à Barcelone, lorsque s'affrontent les anarchistes et le parti marxiste, le POUM, d'un côté, le sien, et les troupes républicaines contrôlées par les communistes, de l'autre. Son anticommunisme constitutionnel naît, on le sait, de cet épisode. Il n'a pourtant jamais dissimulé qu'il tenait pour débile la ligne politique anarchiste et qu'il était d'accord, d'un point de vue tactique, avec le slogan communiste : « La guerre d'abord, la révolution ensuite. »

Enfin, ce qui fait l'incomparable charme de ses chroniques, c'est cet attachement pour ce qu'il y a de précieux dans le temps passé et qui lui faisait dire qu'« en conservant l'amour de l'enfance pour des choses telles que les arbres, les poissons, les papillons [...] on rend un peu plus probable un avenir pacifique et décent, alors qu'en prêchant l'admiration de l'acier et du béton on rend plus sûr le fait que les êtres humains n'auront d'autres exutoires pour leur excès d'énergie que la haine et le culte du chef ». Décence, cette *common decency*, cette « décence ordinaire », dont Orwell pensait que les gens simples étaient dotés. Bruce Bégout fait de cette notion cardinale un exposé bref mais éclairant. C'est sans doute par son antonyme qu'on la comprend mieux. Car ce qu'Orwell détestait chez les dominants arrogants, les intellectuels hâbleurs et les politiques bornés, c'était bien leur « incécence extraordinaire ».

Marc Riglet

★★ **George Orwell** par Bernard Crick, 716 p., Flammarion, 26 €. En librairie le 10 septembre.
★★★ **A ma guise, chroniques 1943-1947** par George Orwell, préface de Jean-Jacques Rosat, introduction de Paul Anderson, 210 p., Agone, 25 €
★★ **De la décence ordinaire** par Bruce Bégout, 124 p., Allia, 6,10 €
★★ **Orwell, anarchiste tory** par Jean-Claude Michéa, 140 p., Climats, 14 €

